

POÈME DE JÉRÔME MEIZOZ

Sous nos yeux, l'injustice

Fernando Gomes

Aïe !

j'ai mal au dos
tout le jour
courbé dans la fraisière
de sept à dix-sept heures
Le patron gueule
en italien
mais parfois
il donne aussi un sourire
Reste le dimanche
pour appeler la famille
– Guinée Bissau –
Le français
c'est difficile
alors je parle portugais
comme celui qui tient
le seul bistrot
Le Progrès.

Franchement,

“progrès”

je ne vois pas pourquoi.
Sinon le dimanche
n'en finit pas,
alors

dès le réveil
on commence
à la bière.

GROUPE JEANNE DES ABATTOIRS

16/17

Delphine : « *La Boucherie de Job*, oui c'est vraiment la boucherie, c'est gore »

« Les comédiens étaient très bons »

Aurore : « J'ai trouvé les acteurs vraiment très très bons, notamment la fiancée du fils de Boston et le légionnaire barbu »

Delphine : « Il y a que des jeux de mots, des fois c'est gore »

« Beaucoup d'émotions »

Laurence : « On est un peu sous le choc, c'est émouvant »

Laurence : « Il y a beaucoup de matière, il y a beaucoup à assimiler »

Aurore : « Je trouve que le réalisateur a voulu évoquer trop de thèmes dans cette pièce, il y a la question de l'économie moderne, des relations familiales, de l'injustice, de l'alcoolisme, la religion... il vaut mieux parler de 3 thèmes en profondeur que de 10 en surface »

Chantal : « Les dialogues sont forts »

Laurence : « On dirait qu'il n'y a pas de solution pour bien faire. On veut aider sa famille, on n'y arrive pas. J'ai eu envie de sortir et de me cacher, on ne peut jamais s'en sortir la tête haute. Celui qui tape (avec la massue) ça pourrait être n'importe lequel d'entre nous. On a peut-être jamais fait quelque chose de bien ? (Cathy : il ne faut pas être tourmentée) Il ne faut pas m'inviter à quelque chose comme ça et me dire de ne pas repartir tourmentée. Si on est pas de temps en temps tourmenté on n'est pas des êtres humains »

Laurence : « Il n'y a pas d'issue à cette vie humaine pour faire quelque chose de bien »

Laurence : « Tu ne peux pas revenir en arrière une fois que tu as pris conscience d'une chose mais tu peux sombrer dans la folie ou boire pour oublier mais ce n'est pas une bonne solution »

Laurence : « Quand on est pauvre est-ce qu'on a les moyens d'être gentil ? »

Marie-Thérèse, Laurence, Cathy : « Il n'y a jamais quelqu'un de totalement bon et quelqu'un de totalement mauvais mais la pauvreté pousse à être méchant »

Cathy : « La mère a parlé d'une solution alternative mais personne ne s'est penché sur cette solution. Le fils vient avec ses solutions qu'il impose mais à aucun moment il ne réfléchit avec sa famille. Ça éclate totalement la famille. La famille n'arrive pas à se soutenir les uns les autres »

Laurence : « Le père et le fils se ressemblent finalement »

Delphine : « Il a un problème avec son père le fils, il veut bien faire mais en fait il fait l'inverse, il le déteste, il lui fait payer quelque-chose de son enfance »

Delphine : « Tu fais comme tu peux avec les moyens du bord, le père a fait comme il a pu pour son fils » (écho à la propre vie de Delphine). « Ce qui est juste pour quelqu'un n'est pas forcément juste pour quelqu'un d'autre »

Cathy : « Le fils arrive à faire ce chemin jusqu'à aimer cette fille, son père l'aide à faire ce chemin »

Marie-Thérèse : « Ce qui m'a émue c'est le combat de ce vieux monsieur pour sauver sa boutique, c'était toute l'énergie qu'il avait mise auparavant qui s'écroule. C'est la société, le système est comme ça. Il n'était pas tout seul, il avait sa famille pourtant »

Mimi : « Moi aussi j'ai été touchée par le commerce qui ferme. J'ai compris que le fils avait gardé l'argent de son père »

Chantal : « Et après il le donne au compte-goutte l'argent »

Mimi : « La secrétaire reste avec le fils pour l'argent. Dans la vie c'est ce qui se passe aussi, les gens restent en couple pour l'argent »

Delphine : « L'être humain était très bien représenté dans toute sa splendeur, la bonté, la cupidité, le profit, l'amour, la famille, toutes les facettes étaient représentées en totalité, c'est ce qui m'a marquée »

Delphine : « Tu as beau essayer de réparer les injustices tu retombes dans des injustices »

Lilo : « Il y avait beaucoup de jugements l'un envers l'autre »

Lilo pendant le spectacle a dit lorsqu'ils ont sorti le livre de compte « Ah c'est la bible ! », Alice suite à cette réflexion a pensé « Ah maintenant ce n'est plus la religion qui régit le monde mais c'est l'économie »

Laurence : « 2 choses pour moi en lien avec l'injustice :

– l'aspect économique : un homme qui travaille dur ne peut pas vivre de son travail, doit se séparer de son employé. La spéculation, les paris c'est horrible, le capitalisme, l'argent aime l'argent plus que les humains. L'économie dans laquelle on vit est complètement biaisée. Tout le monde regarde cet homme couler parce qu'eux ça leur rapporte de l'argent. On en arrive à faire n'importe quoi de totalement immoral juste pour vivre. La maman dit : « Je meure de pauvreté » des gens meurent car ils n'ont pas accès aux soins.

– La condition humaine : on essaie de faire le bien mais c'est difficile. Le fils fait de son mieux, il essaie d'utiliser les outils de l'économie pour sauver sa famille. Est-ce qu'un bien peut sortir d'un mal ? On veut faire un bien mais on fait un mal ? »

Aurore : « J'ai trouvé de l'injustice dans la scène où la maman coiffe sa fille et lui dit qu'elle est triste parce qu'elle va partir de la maison. J'ai trouvé cette sensation aussi quand le père dit qu'il a tout donné pour ses enfants mais reproche quand même à son fils d'être parti à Boston. J'ai trouvé ça injuste parce que les parents font des enfants, c'est une forme d'égoïsme, ils font des enfants seulement parce qu'ils en ont envie et effectivement ils leur donnent tout : l'amour, l'affection, et les clés pour être libres et indépendants... Mais quand les enfants sont en âge de quitter le nid, d'aller vivre leur vie, les parents leur reprochent de partir et de les abandonner, on fait des enfants pour nous ou pour eux ? ».

Discussion entre Laurence et Cathy, sur le projet de *La Marmite* :

« Nous on participe à ce projet mais on sait que beaucoup de personnes ne nous rejoignent pas »

Laurence : « C'est sûr, la survie immédiate c'est une guerre quotidienne. Les personnes se renferment, la peur s'installe. Moi tu ne m'as pas connue il y a 10 ans, j'avais peur de tout. Je dois lutter pour ne pas retomber dans ces travers, c'est un effort constant, j'ai remis des choses en question. C'est un travail de tout temps jamais acquis »

« *La Marmite*, on montre l'importance de faire ensemble, de vivre ensemble. On montre par un exemple ce qui est possible, ce qu'on apprend ensemble ».

Aurore Sanchez,

volontaire ATD Quart Monde (pour la restitution)

« J'ai été voir la pièce par moi-même avec 2 amies, cela faisait longtemps que je n'étais pas allée au théâtre »
 « J'ai trouvé cette pièce très dense, il y avait trop de changements, avec le même sujet on aurait pu faire 2 ou 3 pièces différentes. Mon amie aussi a trouvé trop dense. Mais comme ça faisait longtemps que je n'étais pas allée au théâtre je pense que c'est à cause de cela que ça me semblait dense »
 « C'était bien joué, bien écrit »
 « J'avais bien saisi le déroulement de plusieurs parties. Tout allait très vite. Plusieurs vies dans une seule vie et en effet c'était ça »
 « Les 2 légionnaires du début : c'était la problématique de l'argent. Le jeu de vouloir tromper l'autre, de vouloir gagner. Dans un jeu il y a souvent une tendance à rouler l'autre »
 « Ce boucher qui ne pouvait pas payer ses dettes, ne pouvait pas payer le garçon boucher et son fils avec son expérience qui pouvait sauver son père »
 « L'écrasement : ils ont dû disparaître dans un trou. La scène avec la pierre j'ai vu cela comme un désir d'écraser l'autre à ce moment là, symbole de certains qui veulent écraser les autres, force de pouvoir »

Ce qui m'a touchée :

- « **Le père fidèle à ses valeurs, il est prêt à mourir, prêt à perdre son commerce mais le plus douloureux pour lui c'est de ne pas pouvoir subvenir aux besoins de sa famille et de ne pas pouvoir payer le garçon boucher** »
- « **Le conflit avec son fils, les solutions du fils dépassent le père car elles ne sont pas en adéquation avec ses valeurs et principes** »

L'homme tout nu :

« J'étais étonnée de le voir tout nu mais ça ne m'a pas choquée. J'ai compris par rapport à la scène. Cet homme à un moment donné a tout perdu. Tout perdre c'est se sentir nu face à soi-même. Cet homme est passé par différentes étapes : femme (parce qu'il avait un déguisement de femme à un moment) et homme nu symboliquement libéré quelque part de tout ce qui peut nous empêcher d'être nous-même »

L'injustice :

- « Conflit du fils par rapport au père. Le fils ne respecte pas le désir du père, il fait valoir ses connaissances, ses acquis sans tenir compte des valeurs de son père. Il veut « sauver » la situation avec l'argent et ses méthodes, ses valeurs à lui »
- « Le fils séduit la femme, il utilise tous les moyens possibles pour arriver à ses fins. Il a des valeurs sous condition »
- « Le père est dans le refus des nouvelles valeurs de son fils. Il y a de la non reconnaissance de la « générosité » de son fils. J'ai été touchée par les phrases du père à son fils et la façon de les poser : « ah c'est toi ? .. De l'argent.. ; ta mère t'a écrit... la maladie de ta sœur ? »
- Il prenait le temps de les poser comme s'il attendait la réponse. Mais dans toutes ces questions, il y en a à mon avis une seule ; « où étais-tu pendant si longtemps ? Le désir caché du père, c'était d'avoir son fils, sa présence, c'est cela qu'il aurait voulu. N'oublions pas que le père appelait le jeune commis « mon fils ». Il remet en cause les valeurs du fils, la transmission des valeurs qui étaient les siennes. »
- « La mère a été la première à mourir. Elle a fait ce lien, elle a renoué avec le fils, pour qu'il les aide. Elle a ce rôle caché de la femme de faire des liens, sa souffrance n'est pas reconnue. Cela a du sens qu'elle soit morte en premier. Pourtant, c'est le père qui aurait dû mourir en premier, il portait toute la charge, le poids des dettes, il était fatigué, il luttait... mais c'est bien elle qui est morte avant. Cette femme qui voulait bien faire, son geste n'a pas été valorisé, elle a fini par mourir, n'a pas vu les résultats de son acte. Elle avait ce savoir-faire des femmes. »
- « La vitesse : Je trouvais que la pièce était trop dense mais c'est peut être pour montrer la société d'aujourd'hui. La vitesse c'est ce qu'on vit aujourd'hui dans la société. Le désir de vivre à 200 à l'heure, tout vouloir faire, tout vouloir dire, tout va trop vite. Dans la pièce ils ne se donnent pas le temps de comprendre. Le rôle de la mère qui veut trouver la bonne solution entre le père et le fils, qui se fait un peu médiatrice aussi. Elle voulait bien faire mais c'était trop tard car la vitesse du fils dépassait le père, lui qui a vécu toute sa vie dans sa boucherie avec sa petite famille »
- « Dans cette société on ne respecte pas le rythme de chacun. Certains sont mis de côté car les choses vont trop vite »
- (Ana a donné l'exemple des transports en avion, aujourd'hui c'est difficile d'acheter un billet d'avion, il faut Internet, une imprimante, les flash codes, l'enregistrement... si tu ne comprends pas les nouvelles technologies tu es perdu, le monde va à une certaine vitesse et soit tu suis soit « tu te mets et on te met à l'écart »).

Aurore Sanchez,

volontaire ATD Quart Monde (pour la restitution)

Les décors, la mise en scène :

Mimi : « Les rideaux, les couleurs c'était joli »

Lilo : « C'était original les décors, des fois c'est trop lumineux au théâtre »

Mimi : « Des fois dans le théâtre c'est toujours le même décor mais là ils jouaient avec les rideaux »

Lilo : « Comme quand on tourne les pages d'un livre »

Jean-Marie : « J'ai aimé la mise en scène, puis quand il va chercher la fille, la course, le saxophone, c'était super »

Alice : « La course avec les effets lumineux ça faisait penser au monopoly »

Marie-Thérèse : « Lui aussi il s'est mis à nu dans cette scène, il a donné tout ce qu'il avait »

Cathy : « J'ai aimé la chanson italienne avec la famille derrière le rideau »

Aurore : « J'ai trouvé très bien la simplicité des décors, les costumes, les jeux de lumière »

L'affiche :

Chantal : « Je n'ai pas fait de liens entre l'affiche et la pièce de théâtre »

Cathy : « L'affiche n'est pas emballante »

L'entracte :

Delphine : « On a tout imaginé à l'entracte mais on était totalement à côté de la plaque » (concernant la deuxième partie)

Laurence : « Moi j'avais faim, l'entracte était bien, ça ne m'a pas gênée »

« Après l'entracte on a pas perdu le fil, grâce aux décors, à la chanson... »

La durée du spectacle :

Marie-Thérèse : « Je n'est pas trouvé ça trop long, c'était bien »

La première scène avec les légionnaires :

Delphine : « Les légionnaires au début avec le jeu « gagnants-perdants » c'est comme une bande-annonce de ce qui va se passer »

La scène de la mort de la mère :

Laurence : « Quand j'ai perdu ma grand-maman j'étais comme le père, j'étais comme ça, ça m'a marquée cette scène. La nuit je rêvais qu'elle vivait toujours, je me réveillais en larmes. Ma grand-mère était un pilier dans ma vie même si elle était très dure. Pendant 6 mois je me réveillais en pleurant »

Michèle : « La scène qui m'a touchée c'est quand la maman est morte, ça m'a fait penser à ma fille et mon mari »

Mimi : « Ça m'a touchée cette scène, ça m'a fait penser au décès de mes parents, ils sont morts à 1 mois d'intervalle »

La scène où ils tuent le père, la fille et le garçon boucher :

Chantal : « Moi la scène la pire pour moi c'était quand il casse les doigts avec le caillou, c'était la plus dure parce que j'aurais jamais imaginé ça »

Delphine, Cathy, Alice : « Pareil »

Jean-Marie : « Moi ça ne m'a rien fait parce qu'on a rien vu, c'était caché »

Mimi : « C'était assez dur pour moi »

Jean-Marie : « Mais en même temps c'était comique », « Les 2 personnages qui couraient sur la scène »

Cathy : « On ne savait plus s'il fallait rire ou pleurer »

Mimi : « C'est pour cela que je rigolais, de voir ces 2 personnages »

Delphine : « C'est surtout le caillou remonté plein de sang, je m'en serais abstenue. C'est de l'humour noir et moi j'ai de la peine avec ça »

Chantal : « C'était vraiment la boucherie là. Tu ne comprends pas, c'est pas possible, ils n'ont rien fait, pourquoi on leur fait ça ? »

Cathy : « Il y avait cette peur, cette panique de la scène avec ce petit qui bouge partout »

Laurence : « Il font un travail de crainte non pas pour une ferrari mais pour manger »

Aurore : « Je n'ai pas aimé cette scène, il y a d'autres façons de montrer que parfois on fait des boulots que l'on aime pas. La scène du père qui revient épuisé par son nouveau travail et qui, quand même pense à sa famille et leur offre des pommes comme petits cadeaux montre tout a fait cela sans pour autant défoncer des gens à coups de caillou. J'ai peur du message que ça peut faire passer : quand on est pauvre on a tellement besoin d'argent que l'on fait des choses immorales jusqu'à pouvoir en devenir assassin ? »

La scène avec le monologue de l'homme qui se met nu :

Michèle : « Quand l'homme se met nu, je n'ai pas l'habitude de voir ça, je n'ai pas l'habitude de ce genre de truc », « Moi je suis pudique, je ne peux pas moi »

« C'est une façon de provoquer »

Laurence : « Je ne m'attendais pas à ce qu'il enlève son slip »

Delphine : « J'ai trouvé ça vachement audacieux de se mettre à poil devant tout le monde, c'est pas évident il y a la scène oui mais il y a l'humain aussi »

Cathy : « Le texte de l'homme qui se met nu était très bien, très fort »

Mathieu : « Il se met tout nu et à nu »

Laurence : « Ce monologue est magnifique, ce n'est pas banal du tout »

Aurore : « Ça ne m'a pas gênée qu'il se mette nu, ça allait très bien avec la scène. Ce monologue était vraiment très fort »

La scène de la baignoire :

Jean-Marie : « J'ai aimé la dernière scène avec la baignoire, la lumière faisait comme des revenants »

Laurence : « Pour moi ils sont tous morts et ils se retrouvent tous ; Par rapport à la phrase « c'est les vivants qui rejoignent les morts »

Laurence : « Et la question de Dieu qui est tout puissant mais qui laisse mourir son fils. Et à la fin il devient humain et laisse ses pouvoirs. Pour les Romains à l'époque c'était incompréhensible qu'un Dieu se mette à la même hauteur qu'un humain. Il est très touchant ce dernier discours. Lui se met à nu tout en restant habillé »

Aurore : « Je n'ai pas du tout aimé la fin, la mise en scène, les acteurs plein de sang, le père qui se prend pour Dieu, la mère qui revient... je n'ai pas du tout compris cette fin, s'ils sont tous morts, si ce sont des revenants... j'ai été vraiment déçue que la pièce se termine comme ça ».

Aurore Sanchez,

volontaire ATD Quart Monde (pour la restitution)

Chers amis,

Dans chacun de nos groupes locaux, chacune de nos régions, nous nous apprêtons à célébrer la Journée mondiale du refus de la misère, que ce soit pour tous l'occasion de vivre de beaux moments d'échanges, de rencontre et de fraternité, de mettre en route de nouvelles alliances dans le domaine de la culture.

Cette journée sera la première étape d'une campagne de mobilisation pour l'année 2017 que nous avons tous en tête.

Avec nos partenaires, nous avons choisi le thème de la culture :

« Cultivons nos liens, partageons nos cultures ». La culture dans le sens où elle permet de se réconcilier avec soi-même, son histoire et avec les autres ; de se relier à soi-même, aux autres, aux choses et au monde. La culture parce qu'elle seule permet un partage et des échanges dans une véritable réciprocité (j'apprends de toi et tu apprends de moi et ensemble nous sommes créateur de beauté, d'une culture nouvelle...). La culture parce qu'elle permet la reconnaissance de l'identité culturelle propre à chacun et d'exprimer tout haut la résistance des siens. La culture est vivante, elle se construit en permanence.

La discrimination empêche de dire et de développer sa culture. Les personnes les plus pauvres qui ont vécu tant de ruptures successives ont trop souvent du mal de se reconnaître d'une identité commune avec d'autres.

Derrière tout cela il y a également la volonté de contrer cette tendance dans notre pays à dresser des populations les unes contre les autres. Nous avons la conviction que les populations d'ici et les populations d'ailleurs peuvent se reconnaître d'un même combat pour la dignité (« Populations d'ici, population d'ailleurs : un combat pour la dignité » est le nom du groupe de travail mis en place pour approfondir nos engagements avec les populations minoritaires déplacées).

Il s'agit donc de « Culture » dans le sens où elle seule permet de faire ce passage de l'humiliation et l'exclusion à la participation.

En ce sens, le thème de la culture est en parfaite adéquation avec le thème retenu par l'ONU au niveau international : « De l'humiliation et l'exclusion à la participation : Eliminer la pauvreté sous toutes ses formes. »

Nous vous livrons quelques réflexions de Joseph Wresinski sur la culture qui peuvent nous soutenir au moment du 17 Octobre.

La première est tirée de son intervention à Beaubourg en 1987 et les autres sont tirés de son intervention en 1985 dans un colloque intitulé « Culture et pauvreté » :

« Entre cette situation de dépendance d'un assistanat et celle d'une maîtrise des Droits de l'Homme, la culture doit faire la différence.

Il s'agit tout d'abord de reconnaître la part de culture dont vivent les familles exclues. (...) Car vouloir que des hommes sortent de l'exclusion avant de leur offrir les moyens d'une culture libératrice est un non-sens. Ce serait demander à une population de prendre en main ses lendemains en lui interdisant son passé et son présent. (...) »

« L'action culturelle est effectivement primordiale.

Elle permet de poser la question de l'exclusion humaine d'une manière plus radicale que ne le fait l'accès au droit au logement, au travail, aux ressources ou à la santé. On pourrait penser que l'accès à ces autres droits devient inéluctable, lorsque le droit à la culture est reconnu ».

« Il est vrai que les hommes ne se reconnaissent pas tous mutuellement. Certains s'imaginent avoir absolument besoin de l'exclusion, du dénigrement d'autres hommes, d'autres groupes, pour s'affirmer eux-mêmes. C'est un fait que, pendant des siècles, la violence faite aux pauvres a été créatrice de sécurité, sinon de culture : elle excluait certains des nôtres devenus pour nous des boucs émissaires parce qu'ils incarnaient ce qu'une société ne voulait pas être, mais dont elle n'était pas à l'abri. Aujourd'hui cependant, la peur de tout ce qui n'est pas nous n'est plus la même, nous réalisons que les hommes peuvent ensemble aller plus loin dans la diversité. Nous savons mieux aussi, en ces temps-ci, que toute action culturelle d'importance qui ne se fonderait pas dans une certaine mesure sur l'unité et le rassemblement de tous les hommes, serait vouée à l'échec, non seulement au regard des idéaux qui nous habitent aujourd'hui, mais aussi parce que pour avoir de l'avenir dans une humanité qui « se mondialise », une culture doit être porteuse d'universel. Serait donc vouée à l'échec à terme une action culturelle qui exclurait trop massivement les pauvres. L'élargissement de notre vision sur le partage de la culture ne va pourtant pas encore jusqu'à prendre en considération les plus pauvres. Tout se passe encore comme si nous refusions l'idée que le Quart Monde puisse être digne et capable de culture, l'idée qu'il puisse s'être forgé sa propre connaissance, une certaine maîtrise de la vie et du monde, fragiles peut-être, mais qui puissent avoir un intérêt pour d'autres. Le Quart Monde, aux yeux de beaucoup, c'est le vide, le désintérêt, l'inintelligence et la non-créativité innées. Le peu qu'il pense est, à la limite, mauvais. On peut essayer de l'éduquer mais il est trop frustré pour qu'on puisse songer partager avec lui une culture. Or, les familles du Quart Monde ont une connaissance et une réflexion sur le monde. Malheureusement, celles-ci sont élaborées en marge du grand mouvement de la maîtrise et de la compréhension du monde, en dehors des courants de pensée et des idées qui ont forgé les cultures humaines. »

Bonne préparation finale et bon 17 octobre à chacune et chacun !
Toute notre amitié.

Christophe, Marie-Aleth et Pascal

AVANT LA RENCONTRE

La réjouissance de pouvoir exercer mon beau métier de médiateur culturel dans un cadre enfin à sa grande mesure ! Un beau parcours, des oeuvres à la fois multiples dans leur forme et profondes de sens. A mettre en relation avec un public hétérogène mais constitué, non initié mais curieux, pour un temps long – enfin – et une thématique centrale, l'expérience de l'injustice, qui nous place devant une nécessité, celle d'interroger le monde, « nous dedans ».

En un mot, l'impression d'avoir le plus joyeux des outils et comme une mission à accomplir.

Dans le même temps, un malaise diffus et persistant. Quoi ? Je pense d'abord au trac, naturel à l'anticipation d'une rencontre. Mais à y regarder de plus près, c'est autre chose. La mission justement. Qui suis-je pour aller apporter ma science et ma culture à qui n'en aurait pas ? Quelle prétention ! En fait, me voilà réalisant que j'ai toujours pratiqué (notamment dans les salles d'exposition du Théâtre Forum Meyrin ou au CAIRN) en recevant « à domicile » un public questionnant. Et que cette simple inversion – moi allant chez le « public » – me transforme en sorte de « colon » apportant savoir et lumières.

Je caricature à dessein mais je retrouve ce doute lors de la première rencontre avec Jérôme Meizoz, écrivain et complice de cette aventure, quelques minutes avant de rencontrer notre groupe : l'envie qu'il a de s'excuser d'être artiste ou du moins d'abolir la distance que ce titre savant risque d'imposer. Il n'est vraiment pas pareil d'entendre « racontez-moi » que d'aller et dire « écoutez-moi ».

Et ce d'autant plus que cela semble en contradiction manifeste avec le 1^{er} but recherché : la reprise de pouvoir par un public précarisé. Fâcheuse posture. Comment être ?

ALLONS-Y, LA RENCONTRE (23 septembre 2016)

Le seuil passé, la simplicité d'un seul mot l'emporte. Ensemble. Un très bel accueil, chaleureux et généreux, de la solennité et un peu de gravité dans les mots de bienvenue qui ont été préparés et qui nous sont adressés. Un tour de table. Beaucoup de sérieux, dans le meilleur sens du terme, s'écouter, se dire, est chose sérieuse. Des envies, quelques peurs, des maladresses, de la pudeur. Et des grands rires autour d'une belle table. Tous dans la même Marmite. Nous ferons ce parcours ensemble. Tour à tour naïfs et savants pour le plaisir de débattre, d'écouter et d'apprendre.

APRÈS LA RENCONTRE

Quelques sujets de méditation donc.

La culpabilité de celui qui a face à celui qui n'a pas. Pourquoi la porter ?

L'orgueil de celui qui croit savoir face à celui... qui sait tout autant !

Le jeu des classes, la lutte des classes, la violence des classes.

La différence et l'égalité.

Et une jolie aventure pour prolonger toutes ces réflexions, ensemble.

RETOUR EN GROUPE SUR LA PIÈCE *LA BOUCHERIE DE JOB*, COMÉDIE DE GENÈVE

Après une nuit de digestion. On a envie d'en parler. Ça nous trotte dans la tête. On en parle en petit comité. On raconte la pièce à notre voisine, besoin d'en parler. Puis on en parle, tous ensemble.

Le décor est simple mais tellement efficace. Ça nous a plu. C'était fluide, pas si long, pas si ennuyant. Ça nous parle. Les facettes de l'être humain sont bien représentées dans toute sa complexité, de la cupidité à la bonté et bien plus encore (humour, relation, famille, amour, sexualité, maladie, économie, violence). On s'y retrouve, c'est intéressant mais parfois c'en est presque trop.

Dès le début, la première scène annonce la couleur. Mais ça, on le comprend après. On spéculé, on joue, on gagne et on perd. On mise sur du « rien ». L'injustice est partout. Tous les personnages passent à plusieurs reprises et de façons différentes par cette expérience. Ce qui est juste pour l'un, est injuste pour l'autre. Les expériences d'injustice se reproduisent, elles prolifèrent malgré la bonne volonté des personnages.

Parfois il est plus facile de fermer les yeux pour ne plus voir. C'est l'effet miroir, certaines scènes reflètent nos vies. On est mis à nu, même si on est pudique. Beaucoup d'émotions, parfois c'est très dur, comme un coup de poignard. La scène de la boucherie, on est à l'apogée de l'injustice. Un vrai massacre, de la violence, beaucoup de sang versé, c'est tellement injuste. Pourquoi ça leur arrive ? Ils voulaient simplement être heureux !

C'est le pouvoir de l'argent. La recherche du gain à tout prix, quitte à écraser les autres. C'est la société, le système économique qui veut ça. Le livre de comptes, c'est la nouvelle bible qui régit le monde. On privilégie l'aspect économique plutôt qu'humain. A nouveau, il y a un gagnant et un perdant. La spéculation. C'est détaché du réel ! On n'y comprend rien. Mais le résultat reste le même, c'est la faillite. A la fois finalité et fatalité.

On y met tout son espoir, toute son énergie, on y consacre sa vie, puis c'est la chute. On perd tout ce qu'on a peiné à construire, son gagne-pain, sa famille, ses valeurs, sa foi.

Ou peut être que c'est simplement la peur qui les pousse à agir comme ça. Il ne faut pas les juger. En pensant faire du bien, on peut faire du mal. Rien n'est tout blanc, rien n'est tout noir.

Mais alors à la fin, sont-ils tous morts ? Sont-ils vivants ? Peut-être sont-ils des revenants. La fin reste floue, insaisissable. Ce n'est peut-être pas une fin mais une ouverture.

On voudrait pouvoir revenir sur certaines scènes, sur certains dialogues. Relire ce fameux monologue qui nous a tellement touchés. On aurait dû acheter le livre à la sortie. Peut-être il n'est pas trop tard pour l'acquérir. On va se renseigner. Ça serait bien de l'avoir. On se rappelle de l'affiche. Drôle de choix. Elle ne donne pas envie d'aller voir la pièce. Pourtant on ne regrette pas d'être venus, en groupe avant tout.

Jean-Luc Riesen

Alice Izzo (pour la restitution)

Texte écrit par Michèle Piguet

C'est une histoire d'un portier du grand hôtel « Atlantic ». C'est un homme important et admiré de tous et il est très fier. Il occupe une fonction respectable que son costume désigne aux yeux de tous. Dans le quartier il est respecté et envié. Or un matin, en arrivant à son travail, il constate qu'il a été remplacé par un jeune. Le directeur de l'hôtel lui explique que le temps est venu pour lui de céder sa place et lui annonce sans ménagement que cette mesure est due à son grand âge. On lui arrache sa somptueuse veste qui est toute sa raison d'être et on le relègue au gardiennage des lavabos, à l'entretien des toilettes.

C'est la pire des humiliations.

Abattu, humilié, le pauvre homme revient le soir en cachette pour récupérer son vêtement et s'en revêtir afin de ne pas paraître diminué devant les gens de son quartier.

Mais sa femme va à son travail, elle voit que c'est un jeune qui l'a remplacé et le retrouve aux lavabos. La femme revient chez elle, elle le dit à la fille, et les voisins l'entendent. Tout le quartier le sait et tourne le pauvre homme en ridicule.

A bout de force, encore plus humilié, il s'enfuit et se réfugie dans les toilettes de l'hôtel où un veilleur de nuit le découvre prostré. Le veilleur de nuit lui met un manteau sur lui.

Dans ce film, un épisode m'a beaucoup touchée. C'est quand un petit garçon que les autres tapent avec violence, il est à terre et c'est émouvant quand le vieux portier vient vers lui et lui demande ce qui s'est passé. Le vieil homme sort de sa poche un cornet de bonbons ou de chocolats et les lui tend. Avant de partir, le vieux portier lui donne le paquet en entier mais les copains lui tombent dessus pour lui prendre le paquet de bonbons.

Je n'ai pas compris la deuxième fin où il devient riche et où il se goinfre avec le veilleur.

Texte écrit par Delphine

Après une nuit de sommeil, voici ce que j'ai retenu du film *Le Dernier des hommes* :

J'y ai vu un homme, d'un certain âge, fier de son rang au sein de l'hôtel où il est employé. Cela se voit par son costume, sa façon de se tenir (droit), se miroitant dans le miroir et prenant soin de sa personne et de son image.

Tout en étant quelqu'un, il garde une gentillesse infime auprès des réprimandés. Il est humble.

Comme il a un certain âge, qu'il a dû prendre sur lui pour transporter une valise trop lourde car il n'y avait pas de porteurs disponibles à ce moment-là, parce qu'il a ce dévouement de l'emploi (rendre service, alors que ce n'est pas son travail), il prend un tout petit moment légitime pour se remettre de cet effort. L'injustice commence là, par ce patron, qui l'a vu à cet instant, notant sur son calepin sans comprendre son employé, sans aller auprès de lui s'informer.

A aucun moment du film, l'employeur, le directeur de l'hôtel, n'a pris le temps pour écouter ses employés, on sent, qu'ils sont obligés, coincés. Aucun ne semble heureux de sa situation. Le directeur ne pense qu'à l'image de marque de son établissement et à l'argent. L'humain est omniprésent.

Parce que sa fille va se marier, il ne peut la décevoir alors en désespoir, il vole le costume parce qu'il n'a pas la possibilité de l'emprunter une dernière fois, son patron le lui aurait refusé. En faisant semblant d'être, il avance fièrement, comme à l'accoutumée dans son quartier et fête le mariage de sa fille.

Dans la cité, par sa prestance et son costume, il est envié. Lorsque les gens du quartier découvrent par une commère qu'il n'a plus l'emploi de portier, lorsqu'il rentre chez lui, vêtu de son costume, les gens se moquent de lui. (Injustice) S'il a agi ainsi c'est parce que justement il ne voulait pas vivre ce qu'il vivait à ce moment-là. L'apparence... pourtant, ne dit-on pas, l'habit ne fait pas le moine ? Aucune personne n'a de compassion.

Sa fille a de la compassion. Sa marâtre et son beau-fils qui d'abord le dénigrent et reviennent sur leur jugement et l'acceptent.

Au lieu de jeter l'habit de la discorde, il décide de le rendre. Il est honnête et en faisant ce geste, il rencontre l'employé de nuit, la seule personne qui le comprend et le soutient, une personne emplie de compassion.

La première fin, est réaliste, hélas.

La deuxième fin, est burlesque et rigolote.

Les deux sont tristes : dans les deux cas, l'homme n'est pas reconnu pour son savoir et ses compétences. Il n'y a plus de respect ni de dignité.

Une troisième fin : que le palace change de directeur et que celui-ci étant plus humain, plus près de ses employés, rende à chacun son poste et sa dignité, et que les toilettes ne soient pas la voie de garage des personnes vieillissantes mais un vrai emploi, digne d'une personne. Par ailleurs, c'est un métier et une image de marque les latrines. Ne dit-on pas que c'est en visitant les toilettes d'un établissement que l'on peut se rendre compte du reste du lieu ?

Les mélanges des bâtiments et de dessins étaient bien faits.

Il y a eu trop de temps, trop long (lorsque le ciel s'assombrit pour revenir au matin ; lorsqu'il est soulé ; le tourniquet tourne, tourne, tourne).

La lumière orange dans la salle me perturbait, même si elle arrivait à chaque fois sur un point fort du film, cela était-il fait exprès ?

L'orateur des sous-titres a très bien lu et avait une voix très claire. C'était un bon film et j'ai eu du plaisir à le voir, merci.

Liens avec *La Boucherie de Job* :

Profits (fils / directeur du palace), fierté (le père créant son entreprise / le homme) l'humiliation (tous), l'amour et l'humilité. Pour moi, entre *La Boucherie de Job* et *Le Dernier des hommes*, les ingrédients principaux sont présents dans les deux scénarios, comme ils le sont encore souvent aujourd'hui, tant dans la vie que dans les films que nous voyons à la tv, au cinéma, au théâtre, etc.

Marie-Thérèse : Moi ce qui m'a choquée c'est l'image de l'escalier qui descend jusqu'aux toilettes. C'est très sombre. C'était triste ce pauvre homme écrasé par sa pile de linge que l'on envoie au fond des lavabos, il est un peu abandonné. Ça symbolise la chute sociale, la descente aux enfers.

Aurore : Moi je retiens ce tourniquet qui tourne, qui tourne trop longtemps, c'est comme si l'on veut montrer la fin : la roue va tourner pour lui.

Echange avec Jean-Luc : À un moment il rentre dans l'hôtel par le tourniquet et voit un autre homme portant le même habit que lui, il est choqué. C'est comme s'il voyait le prochain arriver et prendre sa place, au suivant, etc.

Je trouve de l'injustice à 2 moments dans ce film : la première fois c'est lorsque le directeur le relègue aux toilettes, sur le papier qu'il lui remet il est écrit qu'on le change de poste pour cause de « sénilité », cet homme n'est pas du tout sénile il est juste âgé. La deuxième fois c'est lorsque sa famille découvre la vérité, j'ai trouvé ça très dur le moment où sa femme rentre dans les toilettes et y découvre son mari dans son nouveau travail, elle a une expression du visage très forte, elle le regarde comme si elle l'avait découvert en train de la tromper ou de commettre un crime affreux alors qu'il a seulement changé de poste, puis elle s'enfuit en courant. Plus tard quand il rentre on pourrait espérer que sa femme a réfléchi et réalisé que ce n'est pas si grave, mais non, il rentre dans la maison et toute sa famille (à qui il a sûrement tout donné toute sa vie) le renie sans qu'il puisse dire mot. Ça c'était triste pour moi.

Mimi : Il était fier d'être portier, tout le monde l'appréciait ; mais la façon dont on lui arrache son costume, avec le bouton qui tombe, ça c'est humiliant.

Quand il avait son costume il avait le respect des gens mais sans son costume on l'ignore.

Le directeur lui parle très sèchement, il est trop vieux alors il le met de côté et un jeune prend sa place.

L'image aussi du petit garçon que les autres enfants « bizute » m'a touchée, il était par terre, tout recroquevillé... L'homme lui a donné des bonbons, c'est un homme gentil. Et après tous les gamins lui tombent dessus (sur l'enfant) pour lui prendre les bonbons.

Je n'ai pas compris la deuxième fin, je pensais que le film se terminait à la première fin, qu'il mourait dans les toilettes, lorsque le veilleur de nuit lui met la veste dessus.

Je ne comprends pas pourquoi ils ont mis une seconde partie. Ils auraient dû continuer cette première fin. Je n'ai pas aimé quand il mangeait beaucoup, j'étais mal à l'aise, trop de nourriture. Je n'ai pas aimé cette seconde fin.

Aurore : Les 2 fins étaient extrêmes, c'était tout ou rien, c'était noir ou blanc il n'y avait pas de gris, pas de juste milieu.

Alice : C'était un homme qui se tenait très droit, qui était très fier. Mais dès qu'on le relègue aux toilettes, qu'on lui arrache son costume il se courbe et prend 10 ans d'un coup. On le met aux toilettes parce qu'il est « trop vieux » mais quelque part c'est ça qui le rend vieux.

Delphine : La première injustice que j'ai relevée dans le film, c'est lorsque le portier fatigue et que le directeur de l'hôtel le voit, ensuite il le note sur son bloc-notes mais sans rien lui dire. J'ai trouvé ça cruel. J'ai trouvé trois points communs entre le film *Le Dernier des hommes* et la pièce *La Boucherie de Job* : le profit, la fierté et l'humiliation.

Michèle : C'est pas si simple les films muets mais je regarde les expressions des visages et grâce à ça je comprends. Avec mon mari c'était pareil, on regardait des films en arabe, moi je ne comprenais pas l'arabe mais grâce à l'expression du visage des acteurs je comprenais le film.

J'ai été touchée par la scène de la petite fille « bizutée ». Nous aussi nous étions habillés comme ça autrefois.

C'est encore une réalité d'aujourd'hui que les patrons prennent les employés de haut.

J'ai été touchée par le veilleur de nuit parce que c'est le seul à être solidaire avec lui.

J'ai été choquée par les commères parce que ça aussi c'est encore beaucoup d'actualité.

Laurence (par téléphone avec Cathy) : J'ai beaucoup aimé rentrer dans le noir et blanc, je me suis laissée prendre par le personnages et par l'action. Etre ensemble cela m'a aidée à regarder ce film, j'ai trouvé ce film très touchant.

La deuxième fin n'est pas une bonne fin, la bonne fin aurait été de lui rendre son travail. On voit qu'il rêve et son rêve c'est dans son travail, c'est ça son vrai rêve, sa fierté. Il ne rêve pas de billets de banque.

Dans les rêves qu'on fait il y a des choses vraies qui ressortent.

Dans la deuxième fin il a du cœur pour celui qui a eu du cœur avec lui et il ne rend pas la méchanceté à ceux qui ont été méchants envers lui.

Cathy : Les gens se moquent de lui parce qu'il a perdu son travail, il perd la reconnaissance des autres, il perd sa fierté, sans son costume il n'est plus rien. Et le plus triste c'est que lui aussi il ne se sent plus rien. Malgré tout il reste un homme mais lui-même ne se sent plus rien. Il y a de la violence dans ce genre de quartier, mais c'est la misère qui est violence. Moi lorsque j'ai vécu dans un quartier très pauvre aux Philippines j'ai été témoin de gestes de solidarité, mais c'est aussi beaucoup parce que c'est une question de survie.

Souvent on se comprend quand on vit la même expérience.

Il y a la question du mépris d'hommes envers d'autres hommes.

La question des discriminations.

Ana : On se sent différents, humiliés, je me suis trouvée dans des situations où je me sentais à part, moins que rien.

Par exemple : j'ai vécu dans une famille, à la campagne. On vivait pauvrement. Portugaise, je me souviens d'un voyage à Lisbonne avec mes cousines (plus fortunées que moi) lorsque j'avais 8 ans environ. Le voyage en bus était très long. À l'arrivée, je me souviens j'avais peur, j'avais faim. Lorsque nous sommes arrivés mes cousines et leurs parents sont allés manger dans la salle à manger mais moi on m'a laissée dans la cuisine. Mon corps ressentait que ce n'était pas juste, pas normal. Je ne connaissais pas encore ce mot d'« injustice » mais ce jour là j'ai senti cette différence. Après ce voyage je n'ai plus jamais rien voulu de mes cousines, même leurs habits qu'elles me donnaient je ne les voulais plus.

Delphine : Moi j'ai vécu la même expérience mais à l'inverse. J'ai grandi dans une cage dorée, j'ai été exclue à l'école parce que j'étais différente, je n'étais pas acceptée.

Ma grand-mère était dépressive et avait dépensé toute la fortune familiale. Mon père a travaillé toute sa vie pour récupérer cette fortune familiale au détriment de la vie de famille et de ses enfants. Il y a quelques années, il a perdu une partie de son argent et il ne s'en est pas remis, il est décédé quelques années plus tard. Ma mère a été heureuse, elle était fille unique, elle voulait plusieurs enfants, mon père lui a tout donné, elle a été à l'abri.

Quand à 40 ans, je me suis retrouvée avec mes enfants, sans mari, sans travail, ce n'était pas évident. Ma mère est venue me dire « il faut que tu partes travailler ». Elle me faisait la leçon, elle était mal placée pour cela. Elle avait très peu travaillé, elle était secrétaire dans une banque, c'est comme cela qu'elle a connu mon père. Elle était mal placée pour me faire la leçon, elle qui n'a plus eu besoin d'aller retravailler durant son mariage.

Marie-Thérèse posait la question : « pourquoi des gens réussissent et pas d'autres ? Qu'est-ce que cela veut dire réussir ? » Pour moi (Delphine), c'était arriver à mes buts, à mes rêves, et je n'y suis pas arrivée.

Marie-Thérèse non plus, on est deux lésées et cela malgré la classe sociale différente.

Chantal : Il est très fier cet homme mais il est aussi très fatigué, seulement il ne veut pas le montrer qu'il est fatigué. On a un costume, une prestance tous les jours mais quand on est seul chez soi, moins vu, on peut se laisser aller.

Remarque de quelqu'un (mais on ne sait plus qui) : finalement l'habit fait le moine, c'est le même homme mais juste le fait de changer d'habit lui fait perdre sa prestance.

J'ai beaucoup apprécié les effets d'image à certains moments du film, quand l'hôtel tombe sur le portier par exemple, j'ai trouvé ça intéressant, étonnant.

Jean-Luc : C'était bien de voir ce film avec vous, car c'était long, on n'est plus habitué à ce genre de film.

Lorsque tu vis l'exclusion tu es sidéré (exemple du petit enfant juif ou noir) dans l'enfance c'est une violence insupportable. Tu ne sais pas que tu es différent jusqu'à ce que quelqu'un te pointe du doigt (tu pensais être un enfant comme tous les autres jusqu'à ce que l'on te dise « toi tu es noir »).

Le nouveau portier est jeune et beau, c'est comme à la guerre il n'y a pas de sentiment, pas d'état d'âme, la machine prend du neuf, s'il y en a un qui meure on le remplace. Mais le directeur lui aussi un jour se fera remplacer.

Il n'y a pas de place dans la société pour les personnes âgées.

Même ses voisins ne le soutiennent pas, ils s'écrasent les uns les autres pour essayer de se sortir la tête de l'eau.

Marie-Thérèse : Quand on est moins rentable on n'est plus utile. Pourquoi la pauvreté ? Quelle est la base de la pauvreté ?

Marie-Thérèse (par téléphone avec Aurore) : Suite à la lecture de ces 2 questions : « Pourquoi la pauvreté ? Qu'elle est la base de la pauvreté ? » Marie-Thérèse rajoute :
D'où vient la pauvreté ? Comment ça se fait qu'il y ait autant de pauvres ? J'ai regardé les infos ils disent qu'il y a de plus en plus de travailleurs pauvres, des gens qui gagnent 1200€ (en France) et qui ne peuvent pas s'en sortir alors qu'ils travaillent.
C'est comme à Clermont-Ferrand ils viennent de fermer une usine de tabac car elle a été rachetée par une compagnie britannique qui va délocaliser. Les employés ils vont tous être au chômage, certains peut-être ils ont des crédits pour la maison, comment ils vont faire ? ils vont être embêté !

Ça me fait penser à la pièce de théâtre *La Boucherie de Job*, à cet homme qui lutte pour garder sa boucherie et qui quand même se retrouve en bas avec plus rien.

Lorsque tu perds ton travail tu n'as plus le même train de vie, tu ne peux plus faire ce que tu faisais avant parce que tu n'as plus le même budget.

Aurore : Mais là dans le film ce n'est pas une question d'argent, il change de poste mais on ne sait pas si son salaire change ?

Marie-Thérèse : Oui là c'est pas l'argent mais c'est la dignité. Il planque son costume puis il va le rechercher pour le remettre pour rentrer chez lui. Il ne veut pas perdre sa dignité, il ne veut pas se rabaisser. Il n'est pas à son aise à cause du point de vue des gens, de son entourage. Avec l'uniforme il se sentait plus fort, il était fier et il avait une certaine importance.

Lilo (par téléphone avec Cathy) :

C'est la première fois que je voyais un film muet mais en fait j'ai vu des Charlie Chaplin et j'aimais ça. A mon travail, ils ont fait une sortie à la maison de Chaplin à Vevey mais moi je suis allé à une autre sortie. Ce serait bien d'aller visiter, il paraît que c'est bien. Les films sous-titrés c'est encore pire, car je ne comprends pas, regarder le film, les sous-titres c'est trop. C'était difficile pour moi, peut-être moins pour les autres. Les films noir et blanc, j'aime bien, c'est original. Mon père nous en passait souvent. J'ai des photos noir blanc de familles, de mariage, c'est original.

Deux moments m'ont marqué :

À un moment, on voit le quartier, les femmes sur les balcons à nettoyer les tapis. Cela m'a fait pensé à ma mère en Italie, à l'époque on faisait comme cela, on se parlait entre voisins, voisines tout en pendant son linge. Je me rappelle petit on discutait dehors, on était dehors. Ma mère elle allait au fleuve laver le linge, être ensemble,

discuter, on faisait cela. Aujourd'hui, tu ne peux pas faire cela, pendre ton linge, avant personne ne disait rien. Aujourd'hui, tu fermes ta porte pas avant, en Italie, il y a aussi beaucoup de vols, ma tante s'est fait voler récemment, beaucoup de mafias, beaucoup de vols de gens de l'Est qui passent. On n'arrive plus à vivre.

Un autre moment, celui où les enfants tapaient un autre enfant, ils se moquaient de lui, ils l'ont abandonné, l'ont laissé seul. Cela me rappelait l'époque où j'étais enfant en Italie, on se bagarrait avec d'autres enfants. Je me souviens d'une vieille dame qui tricotait dehors devant sa porte. Un autre enfant m'avait tapé, je pleurais et elle avait attrapé ce garçon en lui disant de ne plus le faire. Elle m'a fait rentrer chez elle, m'a donné un chocolat et a appelé ma mère. Le vieil homme il a été licencié parce qu'il était vieux mais est-ce que ce n'était pas aussi lié à son aspect physique avec sa grosse moustache, ses cheveux, il n'était pas vraiment présentable. Et un patron si tu n'es pas présentable même si tu es bosseur, il te prend pas.

Jean-Marie (nous a remis en main propre un papier avec ses réactions) :

J'ai trouvé ce film superbe.

Ce qui m'a impressionné c'est de voir cet homme au début qui était droit dans sa posture et au fil du film il se courbait car il avait perdu son emploi de portier ; son directeur le reléguant dans un emploi aux toilettes.

J'ai vu que cet homme était frappé d'injustice et il ne pouvait pas se défendre par lui-même car tout était contre lui.

J'ai trouvé superbe la réalisation du film, les trucages, les déplacements des caméras et j'avais l'impression qu'on voyait toute l'équipe dans le film, il y a une osmose entre eux.

*Aurore Sanchez, volontaire ATD Quart Monde
(pour la restitution)*

SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 2016 – RENCONTRE (ANNULÉE) AVEC MAURIZIO LAZZARATO

Triste nouvelle pour le groupe Jeanne des abattoirs en ce vendredi 9 décembre, la rencontre avec le philosophe et sociologue Maurizio Lazzarato est annulée. Souffrant d'un lumbago sévère, il est impossible à notre hôte de se déplacer.

Mathieu nous fait savoir que le comédien Claude Thébert – qui devait participer à la conférence publique – propose gentiment de lire des extraits du texte de Lazzarato. Nous acceptons sa proposition avec plaisir. D'autant plus que nous avions prévu une petite surprise pour le groupe après la rencontre : se réunir autour d'une fondue pour permettre de traiter de nos réflexions à chaud, mais surtout passer un moment convivial et festif, avant que l'année ne se termine. Après concertation, nous décidons de maintenir le rendez-vous de même que la fondue.

La soirée débute comme prévu à 18h à la salle Gérard-Carrat.

La nouvelle est annoncée au groupe, notre invité ne pourra pas venir ce soir. Petite déception ; qui répondra aux questions que nous lui avons préparées ?

Comment pourrait-on réguler la balance et réduire les inégalités ? Y a-t-il des solutions ?

Pourquoi les riches prennent de haut et méprisent ceux qui ne réussissent pas ? L'argent est-il une source de discrimination ?

Et la question de la dette, on voudrait aussi en parler !

Notre spécialiste en la matière est absent aujourd'hui, il ne pourra pas y répondre.

Déception peut-être mais c'est toujours un plaisir pour le groupe de se retrouver. On discute, on rigole, on grignote un morceau de panettone en attendant les derniers arrivants. Certains se sont

perdus, pas si facile de trouver cette petite salle annexe au Théâtre de Carouge. Jean-Luc part à leur rescousse.

Une fois tout le monde réunit, la séance peut débuter. Dernière bouchée de panettone et il est temps de se présenter. Le groupe introduit de manière touchante le rôle de l'association ATD Quart Monde puis c'est au tour de Mathieu d'introduire notre charmant invité inattendu : le comédien Claude Thébert.

La lecture commence. Claude est un très bon orateur mais pas si facile de suivre le flot de ses paroles ! Le contenu des textes de Lazzarato est technique. « Néo-libéralisme », « État providence », « crise économique », « régulation sociale », « machine capitaliste », « déprolétarianisation » mais qu'est ce qui peut bien se cacher derrière ces mots savants ?

Ana nous informe qu'en préparation à la séance, elle a regardé la définition dans le dictionnaire du terme « néolibéral » et explique au groupe ce qu'elle en a retenu, ce qui ouvre la voie à une discussion collective autour de ces différentes notions extraites du texte de Maurizio Lazzarato.

Après s'être creuser les méninges, il est temps de combler le creux dans notre estomac. Discuter, s'expliquer, débattre, ça donne faim ! On marche une centaine de mètres pour se retrouver tous ensemble autour d'une table dans un charmant petit restaurant carougeois. La fondue est bien méritée et l'ambiance est comme d'habitude au rendez-vous !

Alice Izzo

Visite préparatoire en solitaire (10 janvier 2017) :

Notre prochaine sortie approche à grands pas ; en cette prochaine rencontre nous irons visiter l'Alimentarium de Vevey. Jean-Luc, mon collègue médiateur et désormais ami, ne pourra pas être présent pour cette sortie. Il me faudra préparer cette visite en solo. Je décide donc de prendre le train pour me rendre à Vevey et découvrir ce musée dont j'ignore tout.

J'arrive devant ce majestueux musée faisant face au lac. J'admire la vue puis me décide à entrer. L'expo est organisée en trois secteurs : Aliment « Qu'est-ce que je mange » ; Société « Comment je mange » ; Corps « Comment je perçois ce que je mange ? Pourquoi je mange ? Quel impact ont mes choix sur ma santé ? ».

Je me promène, je passe de salle en salle. J'analyse et essaie d'imaginer quel type de propos je pourrais formuler pour notre visite en groupe. Je réfléchis comment rattacher un discours à ce qui m'est présenté. Je peine, j'aurais voulu que Jean-Luc soit avec moi. Echanger avec lui sur ce que j'ai devant les yeux.

Le musée est magnifique, à peine remis à neuf ; on peut voir qu'ils n'ont pas lésiné sur les moyens. Mais quelque chose en moi me dérange profondément. J'ai visité l'exposition en gardant en tête le fil rouge de notre parcours : le sentiment d'injustice.

Durant cette visite j'en ai fait l'expérience. Tout est traité de manière superficielle et cela au prix de grandes réductions, simplifications.

Le pire, peut-être, tient aux omissions : pas un mot n'est dit sur la famine, la répartition inégale des ressources dans le monde, la privatisation des ressources, les conditions d'élevage, les cultures intensives, l'usage de pesticides, d'OGM, sans traiter bien sûr de leur impact sur l'environnement, etc.

Je n'ai pas d'autre choix, il me faudra discuter avec le groupe non pas de ce que le musée montre mais au contraire de ce qu'il cache, ce qu'il omet de dire.

Sur le trajet du retour, confortablement installée dans mon train, je me pose tout une série de questions. Pourquoi avoir choisi ce musée en particulier dans la programmation de notre parcours ?

La raison la plus évidente semble se rattacher au nom de notre groupe Jeanne des abattoirs, de plus nous sommes allés voir la pièce *La Boucherie de Job* à la Comédie de Genève donc aller voir un musée sur l'alimentation, ça a du sens. Mais je me pose surtout la question de savoir si Mathieu l'avait-il visité au préalable ? Etait-il au courant des drôles de choix « pédagogiques » que ce musée offre ? Je lui poserai la question.

Visite en groupe (12 janvier 2017):

Aujourd'hui pour la première fois durant notre parcours, nous quittons le territoire genevois. On se donne rendez-vous à la maison Joseph. Cathy a gentiment proposé de mettre à disposition le mini bus d'ATD Quart Monde. Elle sera même notre chauffeur ! Nous nous installons dans le bus, on se croirait partant en vacances. Jérôme, qui vit sur Lausanne, nous rejoindra directement en train à Vevey.

Durant le trajet, on me demande si je me suis déjà rendue à l'Alimentarium. Réponse positive ; j'explique qu'il m'a fallu préparer cette sortie. On me demande alors si j'ai apprécié le musée. J'essaie de rester vague, je réponds simplement que le musée appartient au groupe Nestlé et que ça se voit.

Nous retrouvons Jérôme devant le musée. Une fois à l'intérieur, je propose au groupe de leur faire une petite visite guidée. L'idée serait de visiter l'exposition en optant pour un regard critique et en gardant en tête la thématique de notre parcours « l'expérience de l'injustice » en la mettant en lien avec l'alimentation.

Nous entrons dans la première salle. Elle nous plonge dans une nature idyllique. Entourés de projections interactives, nous contemplons la formation accélérée des aliments – de leur développement à leur conditionnement. Nous regardons bouche bée une graine de moutarde se transformer en un tube Thomy, sans transition, comme par magie. Qu'est-ce qu'on rigole ! Nous sommes tous d'accord, c'est n'importe quoi !

Nous continuons la visite, on récolte des informations intéressantes, on se balade, on s'arrête jouer aux bornes interactives mais surtout on soulève les problèmes sociaux et environnementaux liés à l'alimentation absents de l'offre pédagogique du musée.

On en discute tous ensemble, on rigole de ce musée de propagande Nestlé et, parfois, on se révolte.

L'alimentation nous concerne tous ! Nous cuisinons, nous fréquentons des supermarchés, nous sommes soumis à l'agressivité de la publicité et aux recommandations de santé publique. En achetant de la nourriture, on pose des choix. On privilégie certains modes de production, de transformation et de distribution alimentaire, qui ont un impact direct sur l'environnement, la société et notre santé. On en conclut que nous ne sommes pas égaux face à l'alimentation et qu'il est grave que ce musée n'en dise rien.

Une fois l'exposition parcourue en long et en large, nous quittons le musée. Les remarques fusent de tous les côtés. Le besoin se fait ressentir de discuter à chaud de ce que l'on a vu et pensé de cette exposition. Nous nous installons dans un petit café afin de pouvoir en traiter tous ensemble. Place au tour de table, l'un après l'autre nous partageons notre opinion au reste du groupe.

Ce musée nous pose problème. Impossible de rester dans le silence ; en parler ensemble nous fait du bien mais il nous faut passer à l'acte, agir en tant que citoyen. Il est grand temps de se faire entendre. C'est décidé, nous allons rédiger une lettre à l'attention de l'Alimentarium !

Rendez-vous à la Maison Joseph et repas autour de la grande table de la cuisine. Il y a Chantal aux fourneaux, des chants, des rires, on se chambre parmi et les hommes sont priés bien gentiment d'aller faire la vaisselle ! Protestations, rires, café.

A l'ordre du jour de cette séance, une première constatation : cela a passé si vite, déjà la fin du parcours se profile et il nous semble qu'il nous aura toujours manqué de temps pour développer les retours que chacun avait à exprimer suite aux sorties. Il nous reste maintenant deux séances et celle-ci sera largement consacrée à la lettre que nous allons envoyer à l'Alimentarium, suite à la visite de ce musée.

Sur la base des contributions de chacun, Jérôme Meizoz, notre artiste écrivain associé nous avait soumis un premier jet que chacun est amené à compléter ou valider.

Une première question apparaît : Pourquoi Mathieu nous a-t-il proposé cette sortie alors que ce lieu semble de moralité douteuse !? Avait-il fait la visite au préalable ? S'attendait-il justement que nous options pour un positionnement critique face à l'offre pédagogique de ce musée ?

Au fil de la lecture de la lettre de nouvelles indignations apparaissent, touchant aux messages que le musée tente – sciemment ou non – de cacher aux yeux des visiteurs :

- l'inégale répartition de la nourriture dans le monde,
- le rôle et le problème des colonies, la domination,
- le lien entre l'aliment et la chaîne de production,
- le transport des denrées,
- l'impact des industries agro-alimentaires sur la biodiversité,
- le modèle du marché capitaliste et ses conséquences sur l'accès aux ressources,
- le traitement réservé aux animaux,
- le rôle joué par les industries agro-alimentaires sur les problèmes de santé publique,
- et, plus généralement, la question du droit à l'alimentation.

Le groupe a fait un travail critique remarquable et propose des changements dans la structure même du texte afin de renforcer et faire ressortir au mieux les nombreuses manipulations et l'orientation publicitaire que ce musée tente de faire passer sous couvert pédagogique.

Jérôme, virtuose de la saisie et du copier-coller remanie le texte et nous promet d'envoyer la lettre, après les dernières corrections, dans les plus brefs délais.

Tout le monde signe. Même ceux qui étaient absents durant la visite du musée ! C'est un travail citoyen et chacun de nous est fier de prendre part à ce petit ouvrage de démocratie. Opter pour une signature collective semble aller de soi, nous sommes un groupe avant tout ! Nous nous réjouissons déjà de l'éventuelle réponse de la direction du musée. Affaire à suivre !

En fin de séance nous reparlons de la possibilité de reprogrammer une rencontre avec Maurizio Lazzarato – la rencontre initialement agendée avait été annulée suite à un souci de santé de notre invité. Il se rendra le 14 mars à Lausanne pour une conférence et propose gentiment de nous rencontrer en cette occasion, quelques heures plus tôt, à Genève. On discute ensemble de la meilleure manière d'aborder cette rencontre. Elle a un petit goût de réchauffé et n'est plus vraiment dans l'actualité de notre parcours.

Le groupe exprime toujours la crainte d'être dépassé par quelqu'un de compliqué et d'inaccessible. Que faire ? Reprogrammer la rencontre ? Y aller ou pas ? Mais l'envie de partager notre expérience et de l'entendre sur les sujets de nos sorties – l'injustice, la violence du pouvoir financier – est la plus forte. Depuis le temps qu'on en parle et vu que l'occasion se présente, il serait dommage finalement de ne pas le rencontrer ! Malgré la contrainte de l'horaire qui empêchera certains de venir, nous nous réjouissons de ce prochain moment d'échange.

P.S. (Post-séance) : Quelques jours après cette séance, Cathy nous communique par e-mail qu'elle a reçu un appel téléphonique et par la suite un e-mail de la responsable-clients de l'Alimentarium ! Cette dernière voulait nous remercier de notre visite – ajoutant ensuite que notre lettre était très complète et approfondie. Elle finit par demander une adresse e-mail afin d'accuser réception de notre lettre. Puis dans le courriel qui a suivi, elle nous fait savoir qu'une réponse détaillée nous sera envoyée ultérieurement par leur conservateur des sciences de la nature ainsi que par la responsable de la médiation culturelle ; elle termine son mail en nous remerciant à nouveau d'avoir donné un feedback à leur nouvelle exposition. Nous sommes plus que ravis d'apprendre cette nouvelle. Impatients de recevoir la réponse, nous sommes déjà heureux que nos remarques et commentaires soient pris au sérieux et en considération !

Genève, 17 février 2017

Madame, Monsieur,

Jeudi 12 janvier dernier, nous sommes venus visiter l'Alimentarium, dans le cadre du grand projet culturel La Marmite (www.lamarmite.org) qui accompagne en l'occurrence tout un groupe de personnes membres d'ATD-Quart Monde sur la thématique « L'expérience de l'injustice ». Votre Musée est un bâtiment superbe, luxueux, il présente de nombreux éléments informatifs et les participant-es l'ont visité avec curiosité.

Cependant, nous avons tous été surpris qu'un musée de l'alimentation ne présente pas, voire occulte plusieurs thèmes centraux de cette question d'intérêt public : le problème des famines, de la répartition de la nourriture dans le monde, de l'impact des industries agro-alimentaires sur les terres et de la bio-diversité, celle du modèle de marché capitaliste et de ses conséquences sur l'accès aux ressources (privatisation de l'eau, etc.), celle du rôle des travailleurs et des syndicats dans le processus de production alimentaire et enfin celle du traitement réservé aux animaux.

Cathy : « L'alimentation c'est un combat depuis toujours pour survivre ! On ne s'en rend pas compte et le musée n'en rend pas du tout compte ! Il n'est jamais question du droit à l'alimentation. Il est pourtant difficile pour certains de nourrir leur famille, ils souffrent de famine et n'ont pas le choix de quitter leur village dans l'espoir de subvenir à leurs besoins.

On dirait que tout le monde mange à sa faim ! ». Nous aimerions savoir pourquoi ces éléments sont, dans leur grande majorité, passés sous silence, ou à peine traités ?

Autre sujet de surprise pour tous, la pièce interactive qui présente la chaîne de production de la graine ou de l'animal au produit conditionné (mozzarella, moutarde, sticks de poisson, etc.).

Michèle : « J'ai trouvé la première salle interactive très jolie » mais « on ne sait pas combien sont payés les Africains pour la récolte du cacao. »

Chantal : « Le mur interactif, c'est de la simplification !

Ça passe directement au produit fini ! On voit un buffle et paf, ça se transforme en une pizza avec mozzarella. C'est n'importe quoi ! Je ne suis pas venue voir Nestlé ! ». « Le prix me pose problème, 2 francs un kilo de tomates, comment sont-elles produites ? Combien touche réellement le producteur ».

Jean-Marie : « La première salle que l'on a vue avec le mur interactif, lorsqu'on voit le passage d'une graine de moutarde directement à un tube de moutarde Thomy, c'est n'importe quoi ! » ; Cathy : « Que peuvent bien penser les enfants qui vont voir ça ? ».

Cette représentation laisse croire, notamment aux enfants, qu'il n'y a qu'un seul circuit de la nature au produit fini, lui-même d'une seule marque : comme si la mozzarella tombait droit de la bufflonne et que les poissons nous parvenaient directement en sticks. Le monde entier, dans cette vision enchantée, ressemble à une bienheureuse utopie commerciale, sans pénurie ni conflits, sans dommages ni excès. La référence constante, publicitaire, aux produits du groupe Nestlé exclusivement, nous a frappé.

Pour illustrer ces remarques et réserves, voici un florilège des réactions recueillies auprès du groupe des visiteurs. Elles ne manqueront pas de vous intéresser, nous en sommes certains :

Jean-Marie : « Ils montraient des produits de mon enfance.

La chicorée par exemple, mais ils ne montrent pas du tout comment les gens dans les années 70 faisaient leurs commissions.

On ne voit pas du tout l'évolution, le passage des petits commerces aux supermarchés. Avant on faisait ses courses dans l'épicerie du quartier, c'était beaucoup plus chaleureux, ça avait une âme...

Le supermarché c'est n'importe quoi ! Il y a moins de contact de proximité, plus de choix peut-être mais ça reste moins convivial ! » ; « Il parlait du chocolat, que c'est un produit suisse mais il ne disait pas que les fèves proviennent d'Afrique, ni n'évoquait les salaires de ceux qui le ramassent et le transforment, c'est injuste pour eux ! C'est pourtant un produit qui est issu de la colonisation ! ».

Laurence : « C'est un peu hypocrite de dire que le chocolat est un produit suisse. »

Marie-Thérèse : « J'ai aussi trouvé intéressant de comprendre et découvrir ce que les gens mangent dans d'autres cultures que la nôtre ! Ça donne envie de voyager pour goûter les différents plats des pays » ;

Mimi : « La projection où l'on pouvait voir les trajets des produits importés et la consommation du carburant engendré par le transport, c'était très intéressant ! ».

Alice : « Il n'y a pas de transparence sur la chaîne de production d'un aliment. Parfois sur le paquet il est noté que l'aliment est produit en France par exemple, alors que seule la dernière étape de transformation de l'aliment a été faite en France. C'est mentir aux consommateurs ! ». « A un endroit dans le musée, ils montraient des produits allégés, mais encore une fois sans vision critique. Désormais, on voit des messages de prévention partout : « mangez moins sucré, moins salé ». Oui, je veux bien mais en même temps ça m'agace car on crée un business qui est basé sur la peur des gens, juste dans l'optique de vendre. Ensuite, ils nous vendent de l'eau minérale « zéro calorie ». Et ils nous vendent beaucoup de bonbons et de chocolats ! Il y a vraiment des problèmes de messages, d'information face à l'alimentation ! ».

Cathy : « C'est drôle, mais ils ne parlent jamais de la nécessité de manger. Ils parlent de l'alimentation sous l'angle culturel et social mais pas comme un besoin primaire ». « J'ai apprécié lorsqu'on montre l'offre alimentaire des différentes cantines scolaires à travers le monde ». « Par contre, j'ai trouvé terrible lorsqu'ils montrent le dernier repas de condamnés à mort, c'est du voyeurisme ! ». « C'est aussi un manque de dignité lorsqu'on voit des extraits de films avec des personnes énormes et tout ça sans leur donner la parole. C'est utiliser les gens ! Le musée montre seulement des obèses, et fait comme si c'était de leur faute ! ».

Aurore : « Je m'attendais à voir un musée de l'alimentation mais pas un musée de propagande pour Nestlé ! » « J'ai vraiment été déçue de ne rien voir dans le musée qui traitait de la famine, des conditions de production peu morale des aliments ... ». « Il montre des outils et techniques anciens qui respectent l'environnement, mais rien sur les conditions actuelles de production des aliments : usage de pesticides, mauvais traitement des animaux... On cache tout cet aspect là ! C'est dommage, le musée montre une réalité enjolivée ».

« L'inégalité face à l'alimentation n'est pas du tout montrée. ».

« Sinon, j'ai trouvé sympa qu'il parle de religion, c'est découvrir l'alimentation sous une autre facette. C'était chouette aussi l'étage du haut lorsqu'il parlait du cerveau ».

Jérôme : « Il n'y a rien sur la famine, c'est vraiment étonnant ! » ; « C'est un musée très luxueux, on voit que c'est privé car toutes les marques sont visibles. Un lieu public ne pourrait pas faire ça ».

Certes, votre musée n'est pas une institution publique et il reflète dès lors la vision qui est la vôtre. Mais alors, il serait plus honnête de l'appeler « Musée Nestlé ». D'autant plus, ajoute Mimi, qu'il se présente comme un « bien culturel suisse d'importance nationale » (site Internet). Nous pensons donc qu'il serait juste d'aborder les sujets complexes, objets de nombreux débats de société, plutôt que de faire comme s'ils n'existaient pas (Marie-Thérèse : « Ce musée n'est pas assez approfondi ! » ; Jean-Marie : « Et les OGM ne sont pas abordés. ». De même, divers éléments sont parfois peu contextualisés (Mimi : « L'exposition est très détachée de son contexte : la Suisse. On parle de plein de pays mais il y a peu d'informations sur la Suisse, c'est dommage » ; Cathy : « Il y avait plein de choses intéressantes à découvrir mais on reste toujours en surface et ça ne va jamais en profondeur ».). Le public n'est pas idiot, et il n'a pas besoin d'un dessin animé de Walt Disney pour parvenir à comprendre des problèmes qui nous concernent tous.

En espérant que ce retour collectif vous aidera à améliorer les aspects didactiques de l'Alimentarium, et dans l'attente de votre réponse, nous vous adressons, Madame, Monsieur, nos meilleures salutations.

Pour ATD-Quart Monde Genève / La Marmite, université populaire nomade

Chantal Schneider, Jean-Marie Baeriswyl, Lilo di Pasquale,

Laurence Pilet, Michèle Piguet dite Mimi, Marie-Thérèse

Berruet, Ana Pasteur, Michèle Chehaibi-Kolly. Cathy Low,

Aurore Sanchez, animatrices ATD-Quart Monde.

Alice Izzo, médiatrice, La Marmite

Jérôme Meizoz, écrivain invité, La Marmite

Le parcours arrive à son terme, déjà, qu'est-ce que s'est passé vite ! On se donne rendez-vous à la maison Joseph en fin d'après-midi afin de préparer notre séance de restitution.

Une rencontre que l'on veut festive. Dans notre groupe, le mot d'ordre est le partage. Il est drôle de constater a posteriori qu'il s'opère bien souvent autour d'une table.

Il ne nous a pas fallu attendre la visite à l'Alimentarium de Vevey pour comprendre qu'être à table ne signifie pas uniquement satisfaire un besoin ou prendre du plaisir autour d'un repas mais c'est avant tout un moment de convivialité, partagé en groupe.

Chantal, notre cordon-bleu attiré, prend les commandes en cuisine. Ce soir au menu, nous mangerons un riz Biryani à l'indienne ! Tout le monde contribue et met la main à la pâte. Petit à petit un délicieux fumet épicé s'émane de la cuisine attirant les derniers arrivants. Désormais l'équipe est au complet.

Le climat est doux en ce début de soirée, le printemps arrive. C'est décidé, nous ferons notre premier repas de l'année en terrasse ! Une grande table se dresse sous la pergola de la maison Joseph. Nous prenons place et dégustons la recette de Chantal. Succulente ! Tout le monde réclame la recette. L'ambiance bat son plein.

Mais pas de temps à perdre, le groupe prend au sérieux la mission de La Marmite. Il est l'heure de la table ronde.

On décide de s'installer autour de la table du petit salon afin de discuter au chaud de ce que l'on a vécu ensemble durant ce parcours, afin de partager anecdotes, opinions et ressentis.

Au début de la séance, on discute de la rencontre avec Maurizio Lazzarato qui s'était déroulée quelques jours auparavant.

Celle-ci ayant eu lieu à un horaire peu commode, tout le monde n'avait pas pu venir ; Laurence prend donc la parole afin d'expliquer aux absents les sujets abordés avec l'invité.

Une synthèse d'une grande justesse ! Ce qu'il faut en retenir aussi c'est qu'il est un homme accessible, intéressant et chaleureux.

Avant la rencontre, le doute planait : serons-nous rapidement dépassés par la technicité de son langage ? L'avis est tout à fait unanime au sein du groupe, il a parlé de façon compréhensible et tout le monde a trouvé les discussions partagées avec lui très intéressantes !

La séance continue, place au bilan. Il nous faut désormais retracer ce que l'on a vécu ensemble durant notre parcours de La Marmite. Pour cela, notre artiste-écrivain Jérôme, nous propose un petit atelier d'écriture. A partir des

<< Je me souviens... >> de Georges Perec (1978), nous avons laissé vagabonder nos pensées en couchant sur le papier nos souvenirs spontanés liés au parcours ou à l'expérience de l'injustice – thématique de notre groupe. La lecture de ces souvenirs a fait ressurgir diverses émotions, passant des rires à la colère et parfois même aux larmes. Une manière poétique de dresser le bilan. En tout cas, La Marmite et ses rencontres, on s'en souviendra !

La séance touche à sa fin comme notre parcours. Nous baignons déjà dans la douce nostalgie de nos rencontres. On se dit que cela ne peut pas se terminer comme ça. Mais nous voilà soulagés, Mathieu nous apprend que La Comédie est ouverte à l'idée d'accueillir le vernissage du texte du Groupe Jeanne des abattoirs. Eventuellement le 30 mai ! On s'amuse à imaginer ensemble le programme de la soirée : lecture performée du texte de Jérôme notre artiste ; médiateur mais aussi musicien, Jean-Luc pourrait jouer de la contrebasse et Chantal a une idée en tête concernant la scénographie de la scène. Elle se tourne vers moi (Alice, médiatrice mais aussi artiste plasticienne) et me dit : << je suis venue voir ta dernière exposition et j'ai adoré tes sculptures en papier mâché ! On pourrait organiser un atelier et en produire avec toi ! On discute avec joie de ce vernissage. Bref, cette soirée nous réserve plein de surprises. On se réjouit déjà tous de se retrouver en cette future occasion et nous le savons pertinemment, Marmite ou pas, nous continuerons tous à nous voir !

Nous recevons aujourd'hui Maurizio Lazzarato dont la venue prévue au mois de décembre avait été annulée suite à un souci de santé temporaire.

Plane encore l'appréhension d'avoir à faire à quelqu'un

d'hermétique. Nous craignons d'être perdus face à sa grande érudition en économie, sociologie et philosophie.

Mais dès l'accueil dans le jardin, les choses s'engagent favorablement. Lillo qui est Sicilien trouve les mots qu'il faut pour accueillir généreusement Maurizio originaire du nord de l'Italie.

Un tour de table, chacun se présente et se raconte simplement.

Quelques chiffres : Mimi nous parle de ses 6 enfants et 5 petits enfants, Michèle de ses 4 enfants et ses 2 maris, Aurore, la benjamine de 26 ans est depuis 1 an et demi à Genève et Laurence à ATD depuis 2012. Lillo est dans le mouvement depuis 17 ans, craignait d'abord qu'il ne s'agisse d'une secte avant d'y entrer via les bibliothèques de rue. Il nous raconte la joie d'aider et la force qu'il y a puisée. Marie-Thérèse a parcouru pendant 15 ans les routes en caravane, travaillant dans la fripe et sur les marchés et Ana, qui est à Genève depuis 30 ans, sera exonérée d'impôts pendant 10 ans si elle retourne profiter de sa retraite au Portugal ! Enfin, Cathy volontaire depuis 25 ans dans le mouvement et qui reprend pour notre hôte l'histoire d'ATD et du centenaire de la naissance de son fondateur, Joseph Wresinski.

Maurizio se présente à son tour. Issu d'une famille ouvrière italienne dont 4 oncles émigrèrent en Suisse, il passe rapidement sur ses longues études universitaires, donne l'impression d'avoir cumulé les petits boulots en gardant soigneusement son temps libre pour étudier la philosophie. A écrit une dizaine de livres, voyage, donne des conférences et contribue à la création d'installations artistiques. Nous parle de ses premières expériences de l'injustice, « pas bien compliqué d'en trouver quand on est né dans ce milieu » : les grèves du mouvement ouvrier, le manque d'argent qui s'ensuit, le crédit, l'endettement. Ses parents l'encouragent à étudier pour ne pas aller à l'usine comme eux ; ses potes filoutent.

Le tour de questions s'engage facilement. Aucune n'a vraiment été préparée à l'avance mais il y a dans le groupe la mémoire des œuvres rencontrées lors de notre parcours. Notre thème « l'expérience de l'injustice » ainsi que le vécu de chaque participant, militant au cœur de la précarité nous a chargés de mille indignations et réflexions qui résonnent parfaitement avec les domaines de recherche de Maurizio.

Mimi : « Pourquoi n'allons-nous pas manifester pour nos droits ? »

Marie-Thérèse : « Ma famille était dans la politique , alors... » s'ensuit un long silence lourd de sens.

Michèle, emplie de colère: « Il ne faut pas prendre de crédit et faire la révolution ! »

Ana: « Ce n'est pas la faute aux riches mais aux pauvres qui restent immobiles alors que nous avons la connaissance. Il ne faut pas lutter contre la pauvreté mais contre la richesse ! »

Lillo: « Allez manifester ! »

Jean-Marie interroge la viabilité des expériences « vertes » alternatives et demande si l'argent gardera toujours sa valeur.

Cathy: « La misère n'est pas qu'économique. C'est aussi le défaut de considération, l'enjeu de la dignité face à la domination. »

Maurizio écoute, répond, contextualise et remet en perspectives chacune de nos interrogations et remarques. Il les reconnaît comme très pertinentes. Avec simplicité – et parfois de l'humour – il démonte par exemple le concept de «La main invisible du marché » de l'économiste écossais Adam Smith. Il rappelle aussi que par le passé des expériences de structures sociales ou économiques alternatives ont été tentées.

Ainsi, au chapitre des résistances possibles, il rappelle qu'au XIX^e siècle on faisait grève « ensemble » alors qu'aujourd'hui l'atomisation de la société et la mise en compétition de chacun contre chacun a éloigné l'idée commune d'une révolution.

« Tant qu'on ne touchera pas au porte-monnaie des riches... »

Idem pour la dignité : elle se gagne et « s'arrache » mais n'est pas donnée.

Il y a une saine révolte, assortie d'un sentiment d'impuissance et d'injustice mais tous avons l'impression de mieux comprendre les ressorts de ce système qui exploite et humilie. Nous structurons ensemble une pensée critique et y associons également nos ressentis, nos expériences.

De quoi s'agit-il ? Une rencontre ? Un débat ? Une université populaire ? Un échange ? Tout cela à la fois et cela fait sens.

Maurizio et Mathieu filent à l'Université de Lausanne ou Maurizio donne une conférence. Nous avons la tentation d'y aller, car chacun se demande, conquis, si ce monsieur est capable d'être compliqué, alors que son penchant naturel semble la simplicité et le plaisir de transmettre.

D'aucuns rappellent en riant que Mathieu, tout pareillement, peut-être bien plus complexe à l'écrit qu'à l'oral !!

Presque neuf mois de rencontres, de discussions, de sorties culturelles, de textes échangés. Minutieusement, les paroles de chacun recueillies et transcrites tour à tour par Cathy et Aurore (d'ATD-Quart Monde), par les médiateurs culturels de La Marmite, Jean-Luc et Alice, par l'artiste que j'étais censé incarner. Une première expérience, et ne pas savoir comment s'y prendre... D'abord, apporter un carnet pour chaque participant, les inviter à tenir le journal de nos activités, telle était la première idée. Mais l'écrit ne convient pas à tous, le carnet peut déclencher une angoisse ou rappeler un devoir scolaire. Peu à peu, j'ai donc imaginé me faire moins écrivain (au sens un peu prétentieux du sacerdoce artistique) que scribe public, à disposition de celles et ceux qui souhaitaient réagir, commenter, questionner.

C'est dans ce contexte que, suite à la visite à l'Alimentarium de Vevey en janvier 2017 et aux vives réactions du groupe, nous avons adressé une lettre collective, longue et argumentée, à la direction de ce Musée. Tous ont écrit et signé leurs opinions, interpellé une institution en lui demandant une réponse. Geste démocratique, riche de sens et d'effets, qu'une telle lettre. Cela a constitué une véritable prise de parole, assez rare chez des personnes parfois impressionnables et craignant s'exprimer en public, faire entendre leur avis. Voilà de quoi, j'espère, accroître le sentiment de dignité citoyenne des signataires. L'Alimentarium a pris au sérieux ce courrier et a invité le groupe à une rencontre pour en parler, le 12 mai 2017. A noter toutefois que le Musée n'a pas souhaité répondre par écrit, redoutant sans doute de voir un tel débat se répandre dans l'espace public...

Au mois de mars 2017, nous avons également expérimenté un atelier d'écriture à partir d'une liste des «Je me souviens...» rédigés ou formulés par chacun. Ce jeu, très joyeux, a permis de dresser un bilan de nos rencontres. Dans ce temps long, si précieux, d'une expérience en commun, bien des mots et des émotions se sont déposés comme des sédiments. Parfois de manière imprévue, désordonnée, par bribes. A partir des impressions de chacun, peu à peu s'est dessiné un territoire de récits et de questions.

J'avoue avoir été impressionné par l'expérience de vie, les paroles et les émotions exprimées par les participants. Très vite, cela a rejailli sur moi sous la forme d'une timidité, d'une gêne presque à faire « l'écrivain ». Intervenir dans ce contexte m'a semblé un vrai défi. A plusieurs reprises, le rôle qu'on m'attribuait et la façon dont je croyais avoir à l'incarner m'ont plongé dans le doute. Le privilège de ce statut n'était-il pas, dans ces circonstances, exorbitant et injuste ? N'étais-je pas une sorte d'imposteur, bien payé, venu parmi eux (dont la vie est une lutte matérielle constante) quelques heures avant de regagner sa tranquille bibliothèque ? Comment le groupe percevrait-il un écrivain ? Comme un être abstrait, coupé de leurs réalités, hautain ou obscur ? Et moi, serais-je capable de me laisser traverser par leurs paroles ? Pourrais-je susciter une création collective plutôt que de proférer une parole autorisée ? C'est pourquoi le rôle de scribe au service du groupe m'a finalement semblé le plus juste. Prendre acte de leurs mots et les libérer de la tâche angoissante d'écrire.

Le groupe d'ATD-Quart Monde est composé de gens dotés d'une réelle expérience de la misère et qui peuvent en parler avec précision. Très vite, le plus important m'a paru être la reconnaissance réciproque des capacités et des qualités de tous. Cela se construit aussi en-deça des discours, dans l'accueil chaleureux, les rires qui très vite ont émaillé les soirées. Grâce à la finesse humaine de Mathieu Menghini, à celle des animatrices et des médiateurs, la confiance s'est très vite installée. Nous étions avant tout un groupe, chacun y tenant un rôle différent, mais personne n'a confisqué l'autorité ou le dernier mot. La parole a circulé, venue de parfois du «lointain intérieur», de plus en plus fluide, pour s'agréger peu à peu aux rumeurs de la rue.

*Jérôme Meizoz, écrivain invité
du Groupe Jeanne des abattoirs, mai 2017.*